Histoire de l'administration française

Guy Thuillier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1029>

DOI : 10.4000/ashp.1029

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 2 février 2011

Pagination : 260-261

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Guy Thuillier, « Histoire de l'administration française », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 24 février 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1029> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1029>

HISTOIRE DE L'ADMINISTRATION FRANÇAISE

Directeur d'études : M. Guy THUILLIER

Programme de l'année 2008-2009 : I. *Les principes de l'histoire de la bureaucratie.* — II. *L'esprit de corps.*

Au cours de l'année scolaire 2008-2009, nous avons examiné des sujets difficiles : notamment les rêveries de l'historien, les formes de son plaisir, sa naïveté et les principes de l'histoire « romantique » (ou sensible) de la bureaucratie.

Quand on parle d'histoire romantique, on se heurte à l'incompréhension, personne ne veut croire à cette forme d'histoire. Et pourtant c'est une vision de l'histoire, une *manière de voir*, de connaître, qui s'oppose directement à une histoire rationnelle, abstraite, déterministe, qui « explique tout ». Construire une histoire romantique – ou « sensible » – est une ambition légitime, même si l'on a quelque mal à en préciser les limites et les principes (on n'a pas de véritables « modèles », on n'a que des tentatives plus ou moins arbitraires).

L'histoire romantique est une *expérience* sensible qui tient de près à la vie intérieure de l'historien, qui parfois est imposée par elle : c'est ce qui rend difficile à la saisir dans sa complexité. Quels sont les principes qui fondent cette histoire romantique de la bureaucratie ?

Premier principe : « *Tout est objet d'histoire* », comme le rappelait Charles Samaran. On doit s'intéresser à tout ce qui paraît sans importance, aux choses les plus minimes (le quotidien, les gestes, le mobilier, les couleurs, les rituels, les coutumes des bureaux). L'historien doit porter un regard sur toutes choses, il doit s'attacher aux mœurs, aux mentalités, aux petits faits vrais et même aux rêveries, à l'imaginaire des bureaucrates – à ce qui en principe échappe au regard.

Deuxième principe : le rôle des personnalités. L'historien romantique est sensible au jeu des personnalités, à leurs passions, à leurs tourments, à leurs échecs, il voit leur rôle *créateur* (le réformateur, le projeteur, le fondateur, l'apôtre), il se soucie peu des masses, des foules anonymes. L'histoire bureaucratique est faite par des personnalités, non par des troupes (la foule anonyme est souvent prétexte à paresse pour l'historien, qui glisse nécessairement à la surface des choses). Faire l'histoire des personnalités n'est pas innocent. D'une part on s'oppose à l'histoire mécanique, formelle, juridique, desséchée, qui tourne à la fiction (l'administration sans hauts fonctionnaires...). D'autre part on est incité à faire de l'histoire « psychologique » et non déterministe, par exemple pour un grand corps, une direction, ce qui conduit rapidement à une histoire *probabiliste*. Enfin on doit faire un effort pour saisir les passions, les intérêts, les petits calculs : un préfet, un haut fonctionnaire a aussi une vie privée, des opinions politiques, religieuses, une vie intérieure, ce n'est pas un *pion interchangeable*. Étudier le jeu des personnalités conduit à une vision souple, flexible de l'histoire, on est

obligé de s'intéresser aux *minores* à côté des *praecipui* suivant une distinction chère à l'abbé Bremond.

Troisième principe : la mort, qui détruit les grands systèmes, les belles doctrines, qui nivelle tout. C'est là presque une vision religieuse : l'historien doit avoir le sens de l'hémorragie du temps, de l'obsolescence des principes, des idées, des systèmes, il doit être sensible à la vie des ruines, à la mélancolie du temps qui détruit tout : tout passera, tout tombera *in pulverem*. Rien ne dure, rien n'est stable : à quoi sert de chercher des constantes, des lois, des continuités, des régularités ? On doit s'attacher, au contraire, en histoire bureaucratique, aux ruptures, aux heurts, aux désordres, aux effondrements, aux « crises » des systèmes, aux décadences (l'idée naïve d'un « progrès » de la bureaucratie est source de belles illusions). Mais c'est cette vision « négative », « en creux » qui fait expliquer la mauvaise réputation de l'histoire romantique.

Quatrième principe : le *probabilisme*. Rien n'est certain, tout est douteux ; l'histoire romantique de la bureaucratie est contre tout déterminisme (qui n'est qu'une forme de la rhétorique), contre tout prétendu savoir (*Ignorabimus*, proclamait Du Bois-Reymond) ; on ne dispose que d'outils d'analyse provisoires, bons à jeter après usage, on vit nécessairement dans le provisoire (c'est la leçon transmise par Claude Bernard). Rien n'est vrai : la vérité relève de la métaphysique ou de la théologie. Cette vision probabiliste conduit à une sorte de flexibilité pour s'adapter à la mobilité des choses, aux *glissements temporels*, pour résister à la tentation de tout rigidifier.

Cinquième principe : *saisir par le dedans*. On doit affirmer la prééminence de l'intuition, de la rêverie, du pressentiment, de l'imagination. La *rêverie œuvrante* joue un rôle capital en amont de la recherche dans l'invention des sources, la manière de saisir ce qui est *par-dessous*, ce qui invisible, dissimulé, elle permet de creuser, d'approfondir, d'inventer de nouvelles manières de voir. « Il n'y a pas d'histoire, sinon par le dedans », disait Bergson : ce qui éloigne nécessairement de certains thèmes de recherche abstraits, formels, conduit à une vision différente de l'histoire (à quoi bon faire une histoire prétendue *certaine* ?). Et si l'on veut saisir les choses « par le dedans », on doit, à certain âge, *désapprendre*, rompre avec les principes d'une histoire abstraite, chercher à exciter sa sensibilité ; le contact direct avec le document, la saisie du vécu grâce aux *archives orales*, l'expérience de la vie, l'expérience pratique des choses – avoir administré, géré une association, fait de la politique – permet d'éviter cette histoire mécanique, desséchée, artificielle, qui ignore les *realia*.

Voilà quelques principes qui peuvent fonder cette histoire romantique de la bureaucratie, mais à l'évidence la combinaison de ces principes varie suivant l'âge, l'expérience, la sensibilité, les talents : aucune vision romantique ne ressemble à une autre, chaque historien a sa manière propre, et souvent, suivant les circonstances, il est obligé à des compromis, car la coutume est, en général, très opposée à cette histoire romantique « probabiliste ». Mais tenter de comprendre les choses par le dedans, chercher de nouvelles formes « sensibles » de l'histoire de la bureaucratie peut conduire à explorer des histoires neuves, à *contre courant*, qui deviendront peut-être banales en 2040 ou 2050...